

## Chapitre I : Le pire jour de l'année

Cling !

La pièce était restée accrochée au caddy, et elle avait beau tirer de toutes ses forces, rien ne venait, ni la languette, ni la pièce, ni le caddy.

Elle en serait encore de un euro.

La pluie redoubla de violence et elle frissonna dans sa veste légère. Ses cheveux trempés dégoulinèrent dans son cou. Un vent glacial balaya le parking du supermarché, faisant voltiger imprimés publicitaires et papiers gras. Les clients attardés se mirent à courir avec un bel ensemble vers leurs voitures ruisselantes.

Elle s'appuya un instant au caddie récalcitrant, découragée.

« Le pire jour de l'année », murmura-t-elle.

Un intense sentiment de solitude l'envahit. Seule et immobile sous la pluie, elle regardait sans le voir ce paysage sans âme, zone commerciale hors d'âge, parking balayé de bourrasques, rangées de caddies cabossés, arbres ascétiques n'ayant plus rien de végétal. Laideur et consommation.

Elle essuya son visage où la pluie se mêlait à présent aux larmes qu'elle ne pouvait plus contenir.

Elle s'acharna encore sur le caddie, ne réussit qu'à s'énerver encore plus, réalisa que les lumières du supermarché venaient de s'éteindre tandis que les volets métalliques se baissaient les uns après les autres.

Plus la peine. Ce soir, elle mangerait une pizza. Son petit ami devait déjà en avoir commandé une et était sûrement en train de l'entamer devant la télévision. Elle allait devoir s'en contenter, comme presque tous les jours. A moins que, ce soir, elle ne rentre chez elle, comme cela lui arrivait de plus en plus souvent.

Une rafale de vent plaqua ses cheveux trempés sur son visage.

Elle sut qu'elle ne voulait plus de cette vie.

\*

Depuis le matin, rien n'allait.

Tout d'abord, il y avait eu la pompe à essence qui ne fonctionnait pas, lui faisant perdre un quart d'heure alors que, justement, elle était pressée. Elle avait compris au sourire narquois de l'employé, venu à la rescousse, que c'était sûrement sa faute si la machine refusait de fonctionner.

Sans doute dégageait-elle, ce matin là particulièrement, des ondes négatives.

Ou avait-elle le mauvais œil.

Mais comment la pompe à essence aurait-elle pu le savoir ???

Ensuite, une journée de travail comme, même dans ses cauchemars, elle n'aurait pas pu l'imaginer. Le genre de jour où, du matin au soir, tout est ralenti, tout semble difficile, comme si, les pieds s'enfonçant à chaque pas davantage dans la boue, on essaie de marcher quand même.

Sans compter les autres.

La sous-rédactrice en chef, contrariée d'avoir égaré un dossier important qu'elle avait fini par retrouver sous un tas de livres, s'en était pris à elle dès le matin.

L'après midi avait traîné, de tâches subalternes en courses dans les bureaux, avec la pluie qui battait les vitres et le froid qui tombait avec la nuit. Ensuite, il y avait eu ce coup de fil de son père au sujet de son grand père, hospitalisé d'urgence. « Ne t'inquiète pas », disait-il.

Ne t'inquiète pas. Et de toutes façons que pouvait-elle faire, sinon attendre le soir, rappeler, et ensuite attendre le week-end ?

Le pire jour de l'année.

\*

Combien de temps avait-elle passé sous sa douche dans le minuscule studio qu'elle avait heureusement conservé, ne s'étant pas encore décidée à vivre avec son petit ami ?

Elle ne le saurait jamais.

Le téléphone avait sonné plusieurs fois et puis plus rien.

Il ne s'était pas longtemps inquiété !

A quoi bon ? Depuis le début, ils s'étaient aveuglés mutuellement. Ils s'entendaient bien, mais, à part passer des soirées sympas devant la télévision, un câlin rapide et un bisou à l'heure du café, il n'y avait rien. Elle ne lui manquerait pas, c'est certain.

Il ne lui manquait pas non plus.

Curieusement, être seule lui pesait moins que la perspective de cette soirée banale devant la télé, que ce câlin banal où elle ne prenait même pas de plaisir.

Sans savoir pourquoi, elle s'était maquillée légèrement comme pour effacer la grisaille de cette journée. Comme pour se retrouver elle-même. Depuis combien de temps n'avait-elle pas fait attention à elle-même ?

Elle avait enfilé sa veste, saisi son sac et claqué la porte. Elle avait besoin d'air. L'idée lui vint de passer au journal voir si Sabine, l'une des secrétaires, était encore là. Elle avait envie, besoin plutôt, de passer un moment avec une copine. De se poser dans un lieu chaud et bruyant, de laisser couler de temps, et surtout ne pas réfléchir.

Elle avait démarré sa voiture un peu trop brusquement dans sa hâte soudaine à réagir, à ne pas se laisser submerger par les idées noires qui l'avaient tourmentée depuis le matin. Il y avait des jours, comme cela.

## *Chapitre II : Seule dans la nuit*

Sabine n'était plus là et les bureaux étaient désespérément vides. La pluie battait les carreaux. Elle avait traîné un peu dans le hall, espérant croiser une tête amie, mais tout le monde semblait être rentré chez soi. Elle pensa à son studio vide, à la soirée de solitude à laquelle elle était condamnée...

Découragée, elle s'appuya quelques instants sur la porte du service des sports pour réfléchir. Elle saisit son portable. Il y avait bien, dans cette ville, quelqu'un qu'elle connaissait, et qui lui répondrait ? Même pour parler quelques minutes ?

La porte céda brusquement et elle se trouva propulsée dans le bureau.

« Non, mais, qu'est-ce que c'est encore ? » fit une voix excédée.

Le temps de retrouver son équilibre, de rajuster son sac sur son épaule, elle se trouva devant le chef du service des sports qui la regardait d'un air agacé.

« Désolée », fit-elle, « Je cherchais Sabine, mais il n'y a plus personne ! »

- Evidemment, vous ne croyez pas qu'ils travaillent la nuit ?
- Ma foi, pourquoi pas ? Vous êtes bien là, vous !
- Moi, je couvre un match, ma petite ! Je ne m'amuse pas ! Il me reste dix minutes, alors pas le temps de bavarder !
- Bien, alors bonsoir, et à demain ?
- C'est cela, au revoir, fit-il avec un geste de la main destiné à la renvoyer.

Elle revint dans le hall et n'hésita qu'un instant. Plutôt passer sa soirée en solitaire devant un bon film qu'errer en vain. Au moment où elle atteignait la porte d'entrée, elle sursauta. Une haute silhouette se découpait dans l'encadrement.

« Il y a encore quelqu'un dans ce journal ? » fit une voix d'homme.

Elle leva les yeux et tâcha de reconnaître le nouvel arrivant. Peine perdue. Tout ce qu'elle voyait de lui était un pardessus beige mouillé de pluie, des cheveux bruns, des yeux sombres qui la détaillaient avec insistance.

« Je cherche le service des sports », fit-il.

- C'est le bureau derrière moi. Le chef termine un article, je vous conseille de l'attendre ici, répondit-elle un peu trop brusquement, encore surprise par l'intrusion de cet inconnu.

- Je vous remercie, je vais l'attendre. Mais vous... Vous l'attendez aussi ?

Il avait parlé d'une voix changée, plus douce, troublante. Et ses yeux cherchaient les siens avec insistance. Elle aurait dû l'envoyer promener mais il n'y avait rien, dans son attitude, qui pût l'inquiéter. Il la regardait comme s'il cherchait à la connaître. A la comprendre. Comme s'il avait deviné, déjà, son désarroi, sa solitude, son besoin de parler ce soir là. Elle haussa les épaules.

« Je travaille ici. Vous aviez rendez-vous ? »

- Oui, pour un article sur le tennis.

- Je pense que vous pouvez y aller maintenant. Il doit avoir fini.

Elle était très mal à l'aise sans pouvoir s'expliquer pourquoi et il lui tardait de se débarrasser de lui et de partir enfin.

« J'ai tout mon temps. Si vous attendez avec moi, je vous offre un café », fit-il en désignant la machine automatique dans un coin du hall. « Je m'appelle Pierre et je suis entraîneur de tennis. »

Elle haussa les épaules et faillit tourner les talons. Il l'agaçait. Elle n'avait pas de temps à perdre avec un bavard imbu de lui-même, un prétentieux des courts dont le passe temps favori devait être de collectionner les conquêtes entre deux matchs.

Et puis elle se ravisa.

Justement, ce soir là, elle avait tout son temps. Personne ne l'attendait nulle part. Et elle n'avait eu, jusqu'à cet instant, personne à qui parler. C'était d'ailleurs le principal problème qui se posait à elle depuis que, sous la pluie, elle était sortie du travail, s'était énervée sur un caddy récalcitrant, avait décidé de quitter son petit ami et tenté d'éviter une soirée solitaire.

Et puis cet inconnu était plutôt agréable à regarder. Trente ans environ, des cheveux sombres, un léger hâle qui faisait ressortir sa peau sur la blancheur de sa chemise, un visage respirant l'intelligence, un sourire peut-être un peu trop charmant. Et des yeux...

Elle secoua la tête. Mieux valait ne pas trop le regarder.

« Si vous voulez », dit-elle, radoucie.

Il extirpa deux cafés de la machine et lui tendit une tasse brûlante avec une cuillère. Sans façons, il s'assit sur un bureau et lui approcha une chaise.

« Vous travaillez tard, vous aussi ? »

Elle se raidit, déjà sur la défensive. Allait-elle lui dire que, ce soir là, sa solitude était si totale qu'elle était revenue au journal, espérant trouver quelqu'un à qui parler ? Le lisait-il sur son visage, déjà ? Un instant, elle croisa son regard et une intense chaleur l'envahit. Il la devinait. Il était, sans la connaître, déjà tout proche d'elle. Il possédait, c'était certain, et c'était très rare, une intuition presque féminine, et pourtant il était bien cet homme très séduisant qui buvait son café tout près d'elle à petites gorgées paisibles.

Elle se sentit soudain plus calme.

« Pas si tard, d'habitude. Je suis revenue. Je cherchais une amie... »

### Chapitre III : Rencontre

Quand il sortit, le chef du service des sports ne vit personne dans le hall. Il lui semblait bien pourtant avoir donné rendez-vous, ce soir là, à un jeune entraîneur de tennis.

A l'heure où s'éteignaient enfin les dernières lumières des bureaux, à la table la plus reculée d'un restaurant dominant le fleuve, un homme et une jeune femme dînaient, juste éclairés par une bougie et la lueur de la lune.

Il la regardait avec étonnement. Elle l'avait suivi comme si tout cela était naturel, leur rencontre, sa proposition d'aller dîner plutôt que de siroter un café sans goût dans le hall impersonnel d'un magazine. Elle était assise en face de lui et elle souriait. Elle était belle, d'une beauté discrète, sereine. Ses cheveux, attachés par un ruban sur un côté de son visage, tombaient en boucles brillantes sur son épaule que découvrait un peu un pull fluide de couleur beige.

Elle le surprenait et l'intéressait sans qu'il sache dire pourquoi.

« C'est drôle », murmura-t-elle.

Elle baissa les yeux et se mit à caresser distraitemment le pied de sa coupe de champagne. Elle cherchait ses mots, sans doute. Il la sentait encore tendue et même intimidée. Il faisait toujours cet effet là. Il était tellement sûr de lui, tellement à l'aise, toujours, partout.

Mais le jeu de ses doigts fins sur le cristal le troublait terriblement. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer d'autres caresses, des caresses qui lui seraient destinées... Il se força à regarder ailleurs.

« Cette journée », continua-t-elle, pensive, sans se rendre compte du tour qu'avaient pris les pensées de l'homme assis en face d'elle.

- Oui ?

- Cette journée... Elle avait si mal commencé, c'était si... Comment dire ? Je ne sais pas le dire. Et ce soir, avec vous, je me sens bien. Merci.

- Cela se voyait. Vos yeux. L'expression de votre visage. Vous sembliez à la fois au bout du rouleau, comme on dit, et puis, pressée, traquée en quelque sorte. Comme si vous ne saviez plus où aller. Comme si votre vie ne vous satisfaisait plus.

Elle eut un petit rire triste.

« C'est bien cela ».

Il caressa ses doigts, doucement, mais elle retira sa main aussitôt.

« Pierre, s'il vous plaît. Pas cela »

- Pardon. Giflez moi la prochaine fois, je le mérite.

- Vous le méritez, oui. Nous ne nous connaissons pas.

- Parlez moi de vous, alors. Je ne connais même pas votre prénom.

- Iris, murmura-t-elle sans conviction.

Apparemment, elle détestait son prénom.

« Iris... », fit-il, rêveur. « Je le savais. Je savais que j'aimerais votre prénom, quel qu'il soit... »

Elle ne l'écoutait pas. A nouveau, elle était rêveuse. Il était sûr qu'elle se demandait ce qu'elle faisait là, ce soir, avec lui. Elle semblait troublée plus qu'elle ne l'aurait voulu. Elle n'avait pas l'air timide, pourtant.

« Parlez moi de vous, plutôt », reprit-elle au bout de quelques instants. Vous êtes marié, c'est sûr. Je me demande pourquoi je suis là. Pourquoi est-ce que je vous ai suivi, ce soir ? »

Il éclata de rire.

« Marié ? Non, je ne suis pas marié. Vous m'avez suivi parce que vous en aviez envie. Laissez venir les choses à vous, ayez confiance. Racontez moi qui vous êtes. »

Qui était-elle ? C'était beaucoup lui demander. Le savait-elle elle-même ?

Il la sentait à présent attentive. Troublée. Prête à s'ouvrir à celui qui lui parlait, à cet inconnu qu'il était encore pour elle. Il n'avait eu aucun effort à faire. Il s'était montré juste tendre et attentif et elle s'était détendue soudain, comme si elle n'attendait, ce soir là, que cela.

Il chercha son regard et elle ne se déroba pas. Et dans ses yeux il lisait comme dans un livre.

Qui était cette femme ? pensait-elle. Qui était cette femme qu'elle ne connaissait pas et dont les pensées, qu'elle ne pouvait contrôler, la faisaient rougir, parce qu'il était beau, parce que ses yeux la caressaient, parce qu'elle imaginait déjà le contact de ses mains sur son corps, et que ces pensées, qu'elle n'avait jamais eues, lui étaient douces et fortes à la fois. Qui était-elle ?

Il la devina en attente, tout son corps à présent en éveil, frémissante. Il sut qu'elle allait parler. Ou pas. Ou se donner. Ou le prendre, lui. Il comprit comme elle que demain elle ne serait plus la même. Jamais.

Qui serait-elle, demain ?

#### **Chapitre IV : Jusqu'au bout de la nuit.**

Elle ne sut jamais si elle avait perdu conscience, ni combien de temps. Il lui sembla se réveiller comme après un sommeil profond. Avant même d'ouvrir les yeux, avant même d'avoir pu concevoir l'esquisse d'une pensée, elle avait ressenti au plus profond d'elle-même la détente absolue de son corps tout entier, son corps qu'elle appréhendait dans son ensemble à présent tant ce qu'elle venait de vivre l'avait rendue, une, totale, indivisible, elle-même enfin dans le plaisir, elle-même enfin dans les bras de cet homme qui l'avait révélée...

Plus tard, bien plus tard, quand enfin les mécanismes de son cerveau s'étaient remis en route, quand le bien-être absolu de son corps s'était un peu estompé et qu'elle avait pu réfléchir, elle avait compris, que, cette nuit là, pour la première fois, elle était allée si loin au bout du plaisir, et celui-ci avait été si inattendu, si prolongé, si intense que, plus jamais, elle ne serait la même, elle le savait à présent.

Et en cet instant, elle sut qu'elle n'aurait plus jamais peur, de rien, ni de personne, parce qu'elle était allée si loin, cette nuit là, si loin au bout d'elle-même, que rien jamais ne pourrait plus l'atteindre, parce que toujours elle puiserait sa force dans ces instants de bonheur vécus dans les bras de cet inconnu...

Cet inconnu.

La conscience lui revint, brusquement. Elle se tourna vers lui.

Ce furent ses yeux qu'elle vit en premier entre ses cils entrouverts, les yeux de l'homme qui l'avait prise, ou qu'elle avait pris, elle ne savait plus, tant le désir avait été fort, tant ils s'étaient donnés l'un à l'autre, tout de suite, sans réfléchir, l'un à l'autre enfin au creux de la nuit.

Il ne disait rien.

Mais, dans ses yeux, elle pouvait lire, enfin elle aurait pu lire, si l'intense émotion qu'elle venait de vivre lui avait permis de réfléchir... Elle aurait pu y lire à la fois la tendresse et le désir, le respect et la perspective de caresses encore plus brûlantes.

Il ne disait rien.

Mais, autour d'elle, elle pouvait sentir la force de ses bras, ses bras dont elle connaissait à présent la douceur et la puissance.

Elle ouvrit grand les yeux. Il lui sourit.

Elle promena un doigt distrait le long de son dos. Elle était heureuse de le sentir aussi musclé. Sa peau était douce et chaude. Elle allait explorer son corps, qu'elle avait deviné dur et fort, et cette fois elle allait prendre son temps. Cette fois, elle le toucherait sans lui laisser le

temps de la caresser, elle, de lui faire perdre tous ses moyens, comme quelques heures auparavant quand il l'avait déshabillée sans même qu'elle puisse protester et qu'il l'avait prise et amenée avec lui au fond du plaisir.

Elle joua quelques instants avec ses cheveux, explora son cou, descendit le long de son ventre. Jamais elle n'aurait pensé être ainsi, se comporter ainsi dans les bras d'un homme, à plus forte raison d'un parfait inconnu. Et cette idée lui plaisait, et elle aimait la femme qu'elle était en cet instant, elle savait à présent qu'il s'agissait d'elle même, elle même enfin pour lui, pour lui seul.

Il l'interrompit d'un geste, la repoussa contre les oreillers en maintenant tendrement, mais fermement, ses mains dans les siennes. Elle comprit qu'elle devait se soumettre, qu'il la dominerait et qu'elle aimerait sa force. Avec un sanglot de bonheur, elle s'abandonna.

### Chapitre V : Les jours suivants

Vraiment, tout était devenu trop facile.

Un seul regard, ferme et lointain à la fois, et les vellétés agressives de la sous rédactrice en chef avaient encore été réduites à néant. Depuis trois semaines, elle faisait elle-même son café. Ne rabrouait pas Iris à la moindre occasion. Et lui parlait même, parfois, aimablement.

Pourtant, rien dans le bureau n'avait changé.

La jeune femme exécutait ses tâches subalternes avec sa bonne volonté habituelle. Se montrait aimable avec tout le monde. Devait parfois être appelée à deux reprises tant il lui arrivait à présent de rêver assise à son bureau, debout devant la photocopieuse, ou encore appuyée à une fenêtre, un café à la main.

A présent, elle devait faire des efforts pour séparer sa vie personnelle de sa vie professionnelle, tant ce qui lui arrivait l'avait changée, tant l'amour la transfigurait au quotidien.

« Tu n'es plus la même », lui dit un jour Sabine, son amie secrétaire, en la regardant broser ses cheveux rêveusement dans les lavabos du journal.

Iris contempla quelques instants son reflet.

Aujourd'hui, elle aimait à se regarder. Elle s'aimait parce qu'il y avait dans sa vie un homme dans le regard duquel, aujourd'hui, elle était belle. Peut-être l'avait-elle toujours été. Mais aujourd'hui elle le savait.

A présent, elle laissait tomber ses longs cheveux châains sur ses épaules gracieuses, arborait des pulls moulants un peu décolletés. Elle avait jeté ses vieux jeans et portait des jupes courtes et des petits talons. Elle maquillait légèrement ses yeux gris verts et rayonnait sans le vouloir, par ses gestes, par l'éclat de son regard, par toute sa personne. Les hommes se retournaient sur son passage et cela aussi, c'était nouveau pour elle.

« Transparente... »

- Quoi ? fit Sabine.

- Je dis, transparente. J'étais comme transparente, tu vois ? Sans intérêt. Grisâtre.

- Tu as de la chance. Tu ne veux toujours pas en parler ?

- Non. Je ne peux pas. C'est trop... Trop fort. Trop beau.

Tout était devenu facile.

Son chef lui avait donné plus de responsabilités et avait semblé, pour la première fois, content d'elle. Du moins il lui avait fait un compliment. Il lui semblait avoir grandi d'un coup dans l'estime des personnes qui l'entouraient. Elle n'arrivait pas à croire que c'était l'amour qui avait accompli ce miracle.

Et pourtant...

Elle était sur un petit nuage.

Quand il était absent, ce qui arrivait souvent, elle passait des soirées délicieuses, seule dans son studio. Elle savait qu'à un moment ou un autre de la soirée, son téléphone portable allait grésiller et qu'elle allait entendre sa voix. Son cœur allait bondir dans sa poitrine. Au pire, il n'avait pas le temps de parler, il lui disait des mots tendres et raccrochait, et elle gardait longtemps son téléphone contre elle comme si c'était lui, lui dans ses bras, lui près d'elle. Au mieux, il lui parlait longtemps, et c'était comme s'il la caressait de loin, et elle était si troublée que sa voix n'était plus qu'un murmure et qu'elle mettait très longtemps, ensuite, à s'endormir.

Parfois, quand il était parti trop longtemps, elle tentait de se raisonner.

Qu'allaient-ils devenir, tous les deux ?

Peut-on construire une histoire sur ces moments de passion, si forts que parfois, il lui semblait qu'il n'y avait plus que cela, ce désir, cette attirance extrême, presque miraculeuse ?

Et puis elle haussait les épaules. Qui parlait de construire ?

Mieux valait vivre le moment présent.

« Il est encore à l'étranger ? » disait Sabine quand elle trouvait Iris morose, la tête dans une main, le portable dans l'autre main, les yeux fixés sur l'écran comme si un simple regard avait le pouvoir de le faire sonner.

- Oui, aux Etats Unis cette fois-ci.

- Il faut qu'il t'emmène, la prochaine fois. Tu devrais lui suggérer.

- Lui suggérer...

Iris sourit. Pierre n'était pas le genre d'homme à qui l'on pouvait suggérer quelque chose.

Il pensait très bien tout seul.

\*

« Je t'emmène, la prochaine fois. Tu m'as trop manqué. », avait-il murmuré la veille de son départ pour l'Australie alors qu'elle était sur le point de s'endormir dans ses bras. Elle avait ouvert de grands yeux.

- Pourquoi pas...

Elle n'y croyait pas vraiment. Elle le connaissait bien à présent. Charmant toujours, prêt à tout pour obtenir ce qu'il désirait d'elle. Tendre et attentif après. Comme s'il voulait se faire pardonner, par avance, le fait qu'il allait repartir, parfois pour plusieurs semaines...

Mais elle acceptait.

Elle acceptait car elle aimait celle qu'elle était devenue, belle et sûre d'elle-même, forte et sereine. Elle aimait son reflet dans les miroirs. Elle aimait son corps. Elle aimait son image dans ses yeux. Elle aimait celle qu'elle serait demain si son histoire d'amour devait durer.

Elle acceptait car elle aimait cet homme qui la rendait heureuse. Elle aimait sa personnalité, son humour, son charme et sa façon de prendre la vie, pleinement, avec enthousiasme. Il la réveillait. Elle aimait aussi son mystère. Impossible de savoir quelles femmes il avait connues avant elle.

« Si je te parlais des autres femmes, tu serais jalouse. Et si je ne t'en parlais pas, tu voudrais savoir », disait-il en riant. « C'est avec toi que je suis, à présent, non ? »

Elle ne voulait pas penser à ce qu'elle ferait si tout s'arrêtait. S'il rencontrait une autre femme. S'il devait lui manquer, un jour. Que ferait-elle ?

\*

Pour les fêtes, il était aux Etats-Unis. Elle partit chez ses parents à la campagne. Sous la neige, le modeste domaine familial, où l'on produisait, depuis trois générations, un petit vin de Bourgogne, semblait plus mélancolique encore. Les jours passèrent, tous semblables, sur la campagne noyée de neige. Pour la première fois de sa vie, Iris eut l'impression de ne pas être à sa place dans sa maison d'enfance.

Un soir, Pierre l'appela.

« Je suis à Paris », dit-il simplement, et sa voix réveilla en elle des émotions momentanément oubliées.

Il repartait le lendemain. Elle soupira. Elle ne devait rentrer que quelques jours plus tard. Un instant, elle eut peur qu'il soit déçu, voire contrarié. Elle envisagea de partir tout de suite, de passer la nuit avec lui. Il l'écoutait sans rien dire.

« Fais comme tu le peux », fit-il enfin. « Reste avec ta famille. Nous nous verrons la prochaine fois. »

Il semblait si naturel qu'elle se mit à douter. Il lui arrivait encore, parfois, de douter d'elle même, de douter de cet amour fou qu'elle vivait avec cet homme. N'avait-il pas dit cela d'un air soulagé ? Comme s'il était finalement content qu'elle ne soit pas là ? Y avait-il une autre femme ? Son cœur se serra brusquement.

« Tu me manques », souffla-t-elle d'une voix tremblante.

Il éclata de rire. Elle regarda son téléphone, furieuse, avec l'envie de lui raccrocher au nez. Il riait alors qu'elle était là, à deux cents kilomètres de lui ? Il riait alors qu'il lui manquait, terriblement ?

« Pourquoi est-ce que tu ris, Pierre ? »

Il y eut un silence.

« Je te demande pardon. C'est ta voix... Je te manque tant que cela ? »

Elle ne répondit pas, toujours contrariée. Il reprit d'une voix caressante.

« Et toi, tu ne crois pas que tu me manques ? Tu sais depuis combien de temps nous ne nous sommes pas vus ? »

- Un mois et trois jours.

- Tu comptes les jours ?

- Non, non, c'est que...

- Ecoute, appelle moi quand tu rentreras. Je tâcherai d'être là. Tu me manques aussi. Très fort. Je ne croyais pas que...

Il s'interrompit comme s'il en avait trop dit.

« Que quoi ? »

- Rien. Il est tard. Bonne nuit.

Elle raccrocha, pensive. Depuis qu'elle le connaissait, elle avait toujours été là pour lui.

Disponible. Offerte. Amoureuse. Depuis qu'elle le connaissait, il y avait deux femmes en elle. Celle du jour, qui travaillait, faisait ses courses. Celle de leurs nuits, qui se découvrait dans l'amour et explorait avec lui les infinies possibilités du plaisir. Deux femmes, et pourtant une seule. Une femme heureuse.

Pour la première fois, quelque chose s'interposait entre eux, et curieusement, cela ne la contrariait pas. C'était peut-être même l'occasion de savoir comment ils allaient réagir, l'un et l'autre. De tester leur amour. De le confronter à la réalité. A la réalité de chacun d'entre eux.

## **Chapitre VI : Retrouvailles**

Seule sous un arbre du parc, Iris rêvait. Demain, elle rentrerait. Demain, peut-être, il l'appellerait. Où était-il ? Que faisait-il ?



Son téléphone grésilla. C'était lui.

« C'est moi. Tu es toujours à la campagne ? »

- Je rentre demain. Et toi, tu es reparti ?

- Non, je suis à ton portail. Retourne toi.

Sa voix riait et elle l'aimait ainsi. Souvent, au creux de la nuit, ils parlaient et il riait comme cela. Mais qu'avait-il dit ? Retourne toi ?

Elle pivota sur place. Sa silhouette, à la porte du domaine, se détachait sur la campagne environnante noyée de crépuscule. Elle courut vers lui. Il était beau. Ses yeux riaient, malicieux. Elle se jeta dans ses bras, frotta sa joue contre son manteau, respira l'odeur de son eau de toilette au creux de son cou, évita un baiser.

« Pas ici », murmura-t-elle.

La maison familiale la repoussait soudain. Ce n'était plus elle. Ce n'était plus lui. C'était elle et lui, soudain transplantés dans un cadre qui n'était pas le leur. Ils se réfugièrent dans sa voiture, un imposant 4x4.

« Pardon d'être venu. Je ne pouvais plus attendre. J'ai repoussé mon voyage de quelques jours juste pour te faire la surprise. Et pour te parler, murmura-t-il en démarrant.

Pierre arrêta la voiture au bord d'un étang désert.

« Si tu veux me parler, il vaudrait mieux que tu ne me touches pas », fit Iris en repoussant la main qui jouait à détacher ses cheveux.

Elle savait déjà comment tout cela finirait. Elle ferma les yeux. Après ces longues semaines de séparation, les caresses de l'homme qu'elle aimait l'apaisaient merveilleusement. Il avait déjà dégrafé son chemisier. L'une de ses mains jouait avec l'un de ses seins, et l'autre s'était glissée entre ses cuisses et commençait à la caresser. Elle tenta de protester.

« Pierre, je ne crois pas que dans la voiture, ce soit... »

Il éclata de rire. Sans qu'elle eut compris comment, elle se retrouva étendue contre lui.

« Il y a des sièges de voiture qui sont faits pour cela », murmura-t-il en achevant de lui enlever son chemisier. « Mais je te promets que ce n'est pas prémédité... Tu peux me dire non, si tu veux. Je comprendrai. Ce n'est peut-être pas le moment... Ni l'endroit... »

Iris le regarda, surprise. Cet homme qu'elle aimait, cet amant merveilleux était donc aussi cet homme prévenant et doux qui s'inquiétait d'elle alors qu'il la désirait, alors qu'ils ne s'étaient pas vus depuis si longtemps. Ce qu'elle lut dans ses yeux la rassura. Elle l'encouragea en silence, d'un simple regard. Il eut un petit rire heureux.

« Est-ce que tu vas m'attendre, ma petite chérie ? » souffla-t-il en recommençant à la caresser, juste comme elle aimait, juste là où, il le savait, la caresse finissait toujours par la faire crier dans ses bras.

Elle ne répondit pas, déjà hors d'elle même, s'offrant sans retenue aux doigts de l'homme qu'elle aimait. Il prit ses lèvres au moment où elle cria, et la garda longuement contre lui, devinant intensément, sous ses doigts, les spasmes de son plaisir. Elle s'offrit, brûlante et amoureuse. Il la prit brutalement sans prendre la peine de se déshabiller, avec un gémissement de bonheur. Elle l'accepta en elle, vibrante et impérieuse. Elle aimait l'amour avec lui, elle aimait le jeu de son corps en elle, elle savait qu'il allait lui donner du plaisir une fois encore.

\*

Les yeux mi-clos, elle eut vaguement l'impression que la nuit était tombée autour du 4x4 arrêté au bord de l'étang. Il avait redressé les sièges et se taisait. Elle retarda le plus possible le moment de parler.

Parler.

Il voulait lui parler, ce soir. De quoi ?

« Tu voulais me dire quoi ? » souffla-t-elle sans ouvrir les yeux.

A plusieurs reprises, elle le savait, il avait été sur le point de lui dire qu'il l'aimait. Il lui semblait même qu'une fois, il l'avait dit, mais elle s'était endormie avant d'en être sûre. Ce soir encore, le visage dans son cou, il avait murmuré quelque chose après l'amour, elle n'avait pas bien compris car elle était elle-même presque inconsciente, mais sa voix était changée, c'était lui et c'était un autre, un homme heureux certainement, un homme amoureux, peut-être...

C'était cela qu'il allait lui dire. Ce soir. Ce soir, peut-être.

Il y eut un silence. Puis il sembla se décider.

« J'en ai assez de ne te voir qu'entre deux avions. Je vais prendre un appartement à Paris. M'organiser. On se verra plus souvent. »

Elle attendait des mots d'amour et il lui offrait de partager plus que des moments au hasard de leurs emplois du temps respectifs. Elle baissa la tête pour cacher sa déception. Elle hésita. Chercha ses mots.

« C'est tellement fort entre nous, Pierre. Continuons ainsi, s'il te plaît. Sois à moi comme tu l'es aujourd'hui. Sois mon amant. Tu sais que je suis à toi, totalement. Pourquoi vouloir autre chose ? »

- C'est du quotidien que tu as peur ?

- Oui, je crois. Du quotidien. De l'amour qui s'en va. Et puis, je ne pensais pas que tu me dirais cela, ce soir. Pas ce soir.

- Tu attendais autre chose ?

- Oui... Peut-être. Ou bien, je n'attendais rien. Tes caresses me suffisent...

\*

« Il veut vivre avec toi, il est plus beau que Georges Clooney, et tu lui as dit non ? »

C'était l'heure du café et Sabine cherchait à comprendre Iris. Celle-ci eut un geste vague et un demi sourire.

« C'est bien plus beau comme cela. Je t'assure. »

- Je n'ai jamais entendu une ânerie pareille. Reviens sur terre ! Tu fuis la réalité ! Et tu me fuis parce que je te dis la vérité !

Déjà Iris battait en retraite dans son bureau. L'hiver avait passé, puis les premiers jours du printemps. Elle jeta un regard découragé sur le monceau de dossiers qui l'attendait. Puis, sur le grand soleil au dehors. Elle saisit sa veste et remit son travail à plus tard.

Dans le parc, elle s'assit sur un banc, à l'ombre. Elle était seule. Il lui manquait. Il l'avait prise au mot et était reparti depuis quinze jours. Avait-il été malheureux de son hésitation ? Et pourquoi ne lui avait-elle jamais dit, elle, qu'elle l'aimait, qu'il n'était pas seulement un amant, mais aussi un ami, un homme très proche avec lequel elle pourrait vivre, peut-être, si le quotidien ne lui faisait pas si peur ?

Au lieu de cela elle l'avait découragé.

Elle pensa à toutes les femmes qui gravitaient autour de lui et son cœur se pinça de jalousie. Qu'avait-il dit, un soir, à ce propos ? « Les autres femmes ? Elles ne m'intéressent plus. Tu me rends heureux. » Mais aujourd'hui, n'allait-il pas se détacher d'elle ?

Elle envisagea l'avenir sans lui. Quel sens cela aurait-il ?

Une femme, une jeune maman, s'assit à côté d'elle, un nourrisson dans les bras. L'enfant, âgé à peine d'un mois, dormait dans les bras de sa mère et celle-ci le regardait d'un air d'adoration.

Iris les contempla tous deux, pensive. Il y avait donc autre chose dans la vie que cet amour fou qu'elle vivait depuis près d'un an avec cet homme. Il y avait la vie, aussi. Un intense bouleversement se fit en elle. A présent, elle souffrait d'être seule, sur ce banc, à la

fois proche et lointaine de ces deux êtres qui s'aimaient. Une fraction de seconde, elle imagina qu'elle était la jeune mère. Et tout aussitôt, elle sut qu'elle voulait un enfant de Pierre. Elle sut qu'il avait éveillé en elle, non seulement le goût de l'amour et du plaisir, mais aussi le désir d'être mère. Elle sut qu'elle ne devait pas avoir peur de le perdre. Ni de vivre avec lui. Que cet amour brûlant et charnel qu'elle vivait avec lui pouvait durer plus encore, durer plus qu'eux-mêmes... Et tout cela, elle le sut presque inconsciemment, dans le tréfonds de son cœur, à cet instant. Elle se leva. A présent, elle savait ce qu'elle avait à faire.

### *Chapitre VII : Jusqu'au bout de l'amour*

Le vent s'était levé. La mer montait et des vagues puissantes venaient à l'assaut de la plage que surplombait le Casino. En ce mois d'avril, la ville de Biarritz était aussi animée que l'été, mais les nuits étaient fraîches et la plage déserte.

Il s'était accoudé à la balustrade de l'escalier rocheux qui descendait directement sur la plage. Il avait quitté le séminaire auquel il participait, dans l'enceinte du casino, pour prendre l'air. Trois jours de palabres pour rien. Trois jours pendant lesquels il aurait pu être avec elle.

A quoi ressemblait leur vie, aujourd'hui ? Des nuits d'amour lors de ses passages à Paris et des semaines d'absence.

Avec les autres femmes, cela ne le gênait pas. Il aimait sa liberté. Et il n'était pas amoureux. Mais aujourd'hui, il savait que rien ne serait plus comme avant. Aujourd'hui, il savait qu'il devrait la convaincre, elle, de vivre avec lui, de lui donner encore plus...

Mais comment ?

La nuit tomba. Il ne bougea pas. Il avait besoin de ce moment de solitude au bord de l'océan. Le grondement des vagues le calmait, l'empêchait de trop penser à elle.

Elle. Où était-elle ?

Il se rappela la dernière fois qu'il l'avait aimée, dans son 4/4 . Cela avait été si beau, si fort, si plein d'émotion, qu'il lui avait dit qu'il l'aimait. Cela lui échappait parfois. Mais elle n'avait pas entendu. Elle s'endormait toujours, après.

Il sourit. La prochaine fois, il devrait lui parler plutôt avant...

Un bruit de voix parvint jusqu'à lui. Les grandes portes du casino s'ouvraient et le brouhaha des conversations vint un instant couvrir le bruit des vagues. Il se retourna. Une silhouette féminine descendait les marches. En contre-jour, il ne distinguait pas son visage, mais il ne se priva pas de contempler la taille gracieuse et les jambes fines émergeant d'un manteau court et cintré. Elle descendait lentement et ses petits talons claquaient sur le rocher.

Quand elle le vit, elle s'immobilisa.

« Pierre ? »

Iris. Il ouvrit les bras sans chercher à comprendre comment ni pourquoi elle était là.

\*

Elle avait enlevé ses escarpins et elle courait sur la plage, pieds nus. Il la suivait, encore bouleversé. Elle était venue le retrouver. Elle l'avait cherché dans le séminaire jusqu'à ce que quelqu'un lui dise l'avoir vu sortir par l'escalier de la plage. Et à présent, elle était là. Il se mit à courir, la rattrapa et l'entraîna à l'ombre d'un gigantesque bloc de rocher. Il la sentit, dans ses bras, brûlante et consentante. Elle sentait bon. Déjà, l'une de ses mains s'était glissée sous sa chemise et il savait qu'il n'allait pas lui résister longtemps.

« Si tu es venue pour me parler, il vaudrait mieux parler avant... », murmura-t-il.

Elle éclata de rire. Le bruit des vagues couvrait presque leurs voix. Ils se sentaient seuls au monde, comme isolés dans cette ville pourtant animée.

« Te parler. Parler avec toi. De ce que nous allons faire. De nous... C'est pour cela que je suis venue. Tu as raison. Il n'y a pas que l'amour, le désir, les nuits ensemble. Il y a la vie ensemble. Mais quand tu m'en as parlé, j'attendais autre chose... D'autres mots... Pas une histoire d'appartement, de temps, d'organisation. Tu comprends ? »

Il comprenait. Elle voulait qu'il lui parle d'amour et de rien d'autre. Il connaissait bien les femmes. Elles étaient toutes comme cela, nourries au roman sentimental, chancelantes à la moindre déclaration d'amour et en larmes devant des films niais. Il sourit. Il aimait les femmes comme elles étaient. Et celle-là, il l'aimait plus que les autres et il voulait lui offrir sa vie. Mais comment lui faire comprendre que, ce qu'elle attendait, elle l'avait déjà sans le savoir ?

« Ce que tu attends, ce sont des mots d'amour, n'est-ce pas ? Que je te dise « je t'aime », et tout... »

- Oui, je crois que c'est cela.

- L'amour entre un homme et une femme, ce n'est pas toujours comme ce que nous, nous vivons. Nous, c'est exceptionnel. C'est très fort. Très beau. Nous nous appartenons totalement. Nous avons beaucoup de chance. Et il n'y a pas besoin de mots pour le dire...

Il la distinguait à peine à la lueur de la lune, mais il savait qu'elle était attentive, frémissante et impatiente entre ses bras. Et pourtant, ce soir il ne la toucherait pas. Même s'il en mourait d'envie. L'amour avec elle, sur la plage de Biarritz, au clair de lune... Il en avait si envie qu'il perdait le fil de ses idées. Mais ce soir il devait passer outre son désir. Lui parler. Se faire comprendre.

« Il y a plus que du désir entre nous. Ce ne serait pas si fort s'il n'y avait pas aussi des sentiments, de la confiance, du respect, de la tendresse. Ce que nous vivons, c'est l'amour, un amour vrai. Les mots ne nous apporteraient rien de plus que nos caresses. Ce que tu attends de moi, tu l'as déjà. »

\*

Elle avait rêvé. Elle avait rêvé d'un homme tendre, sur une plage, et à présent, ce même homme, une serviette enroulée autour de son corps athlétique, déposait une tasse de café odorante à son chevet. Elle ouvrit un œil. Il était bien réel. Ce n'était pas un rêve. Elle se fit la réflexion, en le regardant évoluer dans la chambre, qu'elle le préférerait nu. Mais après les événements de la nuit, le café était le bienvenu. Elle se rappela tout. La plage, son hôtel, et ces mots, ces mots dans la nuit, jusqu'au petit matin... Une intense émotion la submergea.

« Pierre, avons nous rêvé ? »

Il éclata de rire, parut se rappeler quelque chose, attrapa son sac de voyage et en sortit un objet. Un écrin en velours qu'il ouvrit et dont il sortit une bague en or ornée d'une fine émeraude en forme de cœur. Il la glissa à son doigt et garda sa main dans la sienne.

« La dernière fois, je n'avais pas eu le temps de te l'offrir. A la campagne, tu te souviens ? Nous avons eu d'autres priorités, dans la voiture... », ajouta-t-il avec un clin d'œil.

- Et aujourd'hui ?

- Aujourd'hui, c'est notre premier jour. Notre premier matin. Ce matin, je te fais la promesse de te rendre heureuse, je veux que tu sois la femme de ma vie et la mère de mes enfants. Cette bague à ton doigt et les mots que j'ai pu te dire, cette nuit, sont pour moi un engagement. M'acceptes-tu, Iris ?

Elle le regarda. Il était beau. Un intense bonheur l'envahit. C'était trop. Cet homme qu'elle aimait, cette promesse, les émotions de la nuit, la perspective d'une vie à deux, une vie qu'elle désirait, elle le savait à présent, elle en était sûre...

Dans un sanglot, elle lui offrit sa vie.